

Michel Bouquet, l'âme fatale d'un film lausannois

L'immense acteur porte le premier long-métrage de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, *La petite chambre*, dévoilé ce soir à Lausanne

Claude Ansermoz Paris

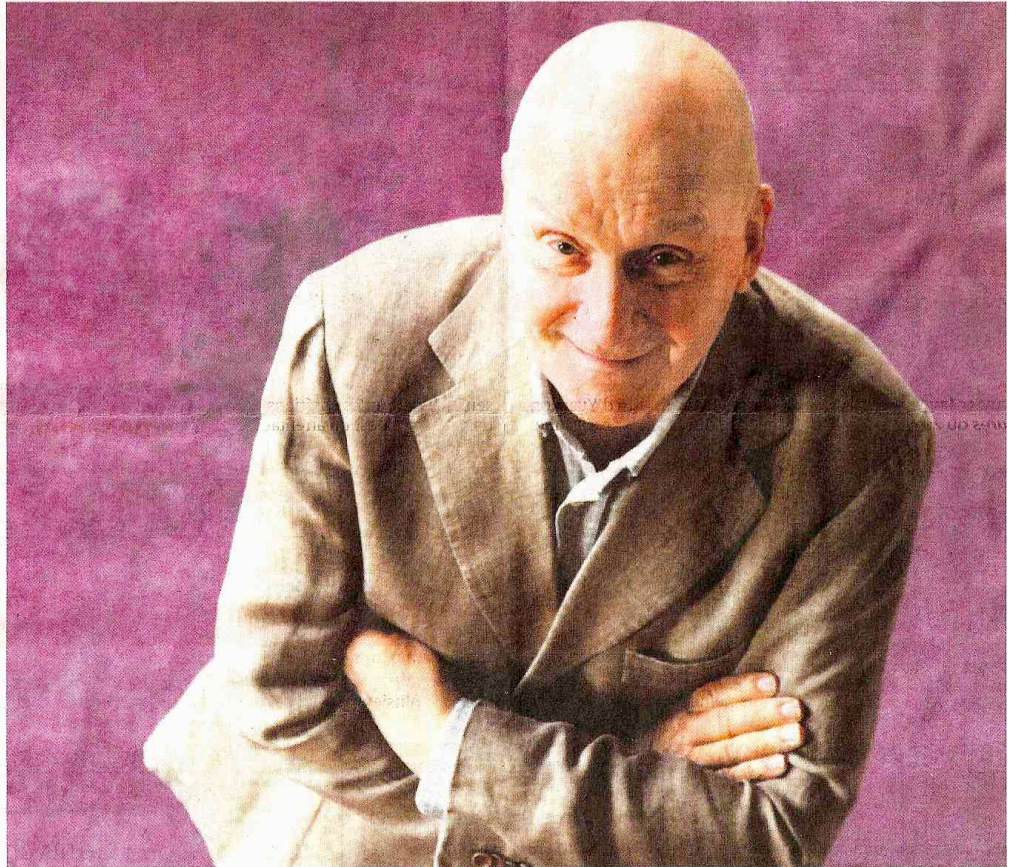
La rencontre, chaleureuse, se déroule à deux pas du cimetière de Montmartre. Michel Bouquet vit tout près de là. L'acteur-monument, 85 ans, monte chaque soir sur la scène du Théâtre de Paris pour jouer *Le roi se meurt*, d'Eugène Ionesco. Vie, mort, vieillesse. Autant de thèmes qui traversent *La petite chambre*, son dernier rôle au cinéma.

Pourquoi avoir dit oui à *La petite chambre*?

Ce qui m'est arrivé avec ce film est extraordinaire. Le scénario de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond était magnifique. J'ai senti qu'elles seraient capables de tourner comme elles écrivent. J'ai été conquis.

Le résultat est-il fidèle à vos attentes?

En voyant le film, j'ai d'abord été très surpris. Elles ont coupé beaucoup de scènes qui expliquaient l'aigreur de ce retraité, ce qui m'apparaissait essentiel. Vincent Perez a achevé de me convaincre. Il a débarqué dans ma loge et m'a dit à quel point *La petite chambre* l'avait bouleversé. Cela a été un soulagement. Parce que je tenais tellement à ce rôle. Et j'ai fini par trouver qu'elles avaient eu raison.



Michel Bouquet: «J'aime beaucoup la vérité, surtout celle que l'on n'approche pas trop.» DELPHINE GOLDSZTEIN/MAXPPP

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce scénario?

Cela m'a fait penser à l'écrivain hongrois Imre Kertész, qui traite de la position de l'homme dans un monde effrayant, sans recours possible, sans même qu'il vaille la peine d'entrer en lutte. Ce film est très différent de ce qui s'est fait jusqu'à présent, sans que je ne soupçonne d'emblée sa portée. Les deux réalisatrices font un film sur une femme qui met au monde un enfant mort et qui se trouve être consolée par un homme en agonie. Même si on rit aussi beaucoup pendant ce film.

Vous sentez-vous proche d'Edmond, le personnage du retraité?

Je le comprends très bien. Ce n'est pas une composition. Elles l'ont d'ailleurs senti. Elles n'auraient pas toléré un homme qui joue la comédie avec ce rôle. Cette plongée dans une maison de retraite, c'est un peu tabou, un peu l'horreur absolue. Quelque part, c'est une image du totalitarisme. De tourner là-bas, cela m'a marqué. Mais j'aime beaucoup la vérité, vous savez. Sur-tout celle que l'on n'approche pas trop.

La vieillesse et la mort sont très présents dans vos derniers rôles?

C'est un hasard. Le destin choisit la carrière d'un acteur. J'ai toujours obéi à la de-

Critique

Un film vrai

La petite chambre est bleue. C'est celle de Colin, mort à 8 mois dans le ventre de Rose (Florence Loiret-Caille, vrai volcan de révolte). C'est aussi celle d'une maison de retraite où l'on voudrait ranger Edmond (Michel Bouquet, tout simplement grand), qui refuse d'y entrer. L'infirmière en deuil et le vieil homme obtus vont être contraints à s'entraider. Un film où le pardon, la rédemption, l'amour, la naissance, la montagne et l'humour se brûlent la politesse. Qui sonne sans cesse juste, parce que les deux réalisatrices ont longuement quêté la vérité avant de vouloir la romancer. Dans cette première œuvre pleine de maîtrise, rien n'est jamais glauque mais tout est toujours dit. Et bien dit.

La petite chambre, de Véronique Reymond et Stéphanie Chuat. Durée: 87'. Age: 10/14. Cote ***.

Avant-première ce soir au Cinéma Capitole, à Lausanne (20 h 30). Sortie en salles le mercredi 19 janvier.

mande, sans désir formel. Les choses me plaisent ou non. J'ai pris cette habitude de me consacrer petit à petit uniquement aux grands auteurs. Même s'il est dangereux de le faire. Et *La petite chambre* est un travail de très grand auteur. Je ne pourrais pas faire du commercial. Je ne vois pas pourquoi les gens paieraient leur place pour voir du médiocre. Je ne suis qu'un relais entre l'auteur et le public.

Préférez-vous le théâtre au cinéma?

Non. J'étais d'ailleurs certain, au début de ma carrière, de me tourner plutôt vers le cinéma. Reste que, au théâtre, le lien direct entre le public et l'auteur se fait sans truchement. Au cinéma, le metteur en scène est l'auteur. Donc il manipule, et le pouvoir de l'acteur s'en trouve diminué. Mes apparitions à l'écran sont rares parce que les scénarios que je reçois sont inéptes. Pourquoi irais-je rajouter de la bêtise à la bêtise? Je respecte l'individu autant que moi-même. C'est pour cela que je ne trouve pas de difficulté à travailler tous les jours.

La retraite, vous y songez?

Pas du tout. J'aimerais bien m'arrêter. Mais ce qui nous attend est peut-être terrible. Et je me dois d'être au travail jusqu'au dernier moment. Pour faire face. Parce que la dégradation du mental du public est très grave. Ce sentiment de déliquescence de la

civilisation - notamment véhiculé par la télévision - me paraît dangereux. Cela me donne le devoir de continuer à jouer Molière, Ionesco, Thomas Bernhard, Beckett ou Labiche au besoin. Comme un passeur de mémoire, pas dupe d'une mode. J'essaie d'être le disciple de mes maîtres.

L'âge aidant, avez-vous changé votre façon de travailler?

On la perfectionne. Quand on est très bien dans quelque chose, c'est toujours un accident. Et ce n'est pas par fausse humilité que je dis ça. Je travaille beaucoup et j'aime ça. J'ai joué *Le malade imaginaire*, *L'avare* ou *Le roi se meurt* trois fois à des périodes différentes. Et chaque fois, c'est comme si je voyais un autre personnage dans un miroir. J'ai le sentiment de tirer la charrie. Avec la volonté que le trait soit bien droit.

Pensez-vous à votre mort?

L'adolescence que l'on peut garder jusqu'au bout de sa vie. Le bébé que l'on est encore à ce moment-là. C'est tout à fait dans la révolte qui devrait être nécessaire et qui ne sera jamais acceptée par les contemporains. Donc place à l'autre monde. J'aimerais partir les yeux ouverts: avec un message, même s'il est difficile à avaler. Et pour cela, je ne peux que remercier de m'avoir donné un tel rôle, qui n'a rien de triste.